

Il m'en aura fallu du temps pour... écrire¹. Non pas rédiger au cours des vingt dernières années une dizaine de livres d'histoire, mais admettre aujourd'hui qu'il n'est pas sans intérêt de sonder le « sujet que je suis² », avant de tâcher de me raconter un tant soit peu. Après tout, n'est-ce pas le minimum requis pour qui fait profession de réflexivité? On a pourtant enseigné aux historiennes et aux historiens à se présenter comme des êtres dépourvus de passé, mus et émus seulement par des idées et des faits extérieurs. Alors quand, après avoir prodigué tous les gages de la *gravitas* académique, je consens dans le sillage de nombreux autres à affronter la question – cardinale et banale – de savoir pourquoi j'écris ceci ainsi et pas cela autrement, il est tentant de répondre

que mon goût de l'histoire du vaste monde, et la manière dont je l'appréhende, s'originent dans quelques événements signifiants *a posteriori*, à commencer par les riches heures de mon enfance.

Tout aurait pu commencer durant l'été 1984 avec la « grande découverte » de l'Inde où pour la première fois je me frotte à une altérité censément radicale. Celle de ma grand-mère Coquilamballe, analphabète et extrêmement sagace, qui tente coûte que coûte de communiquer, avec une infinie tendresse ; l'étrangeté des odeurs et des bruits entêtants de la maison, qui ressemble étrangement à une *domus* romaine avec un *atrium*, l'*impluvium* et le *péristyle*, surplombant la rue des Vellajas à Pondichéry, où se mêlent le concert des klaxons, le crachotement des haut-parleurs, le ronflement des générateurs électriques, et la musique pop omniprésente, autant d'avatars du son initial, bourdonnement primordial par quoi – dit-on – le dieu Brahmâ créa l'univers. J'ai sept ans, et dans ce magma sonore, je comprends que cette rue des Vellajas porte le nom d'une caste, la mienne, enfin celle de mon père, qui en fait

n'est pas qu'un Bordelais très bronzé mais transporte avec lui un autre monde, ce Tamil Nadu d'une complexité insondable à laquelle je n'aurai jamais vraiment accès.

Il est du moins un rituel simple que je chéris depuis tout petit : le pèlerinage quotidien qui me mène à l'immense statue du Mahatma Gandhi aux pieds duquel je contemple la mer de Coromandel. L'océan Indien et le père de la nation – encore épargné par les historiens – réunis là, à quelques pas de la maison. Pourtant, nous sollicitons un des *rickshaw-wallahs*, assoupis à l'ombre de notre *thinnai*, « véranda » en hindi et en français, l'espace hospitalier entre la rue et le foyer, où les récits se tissent au gré des rencontres. Une poignée de roupies suffit à faire suer le burnous – première expérience crue de la domination sociale sur le corps des autres. En cyclo-pousse, il faut emprunter Ranga Pillai Street, du nom de ce puissant courtier au service de la Compagnie française des Indes orientales, traverser le canal qui sépare la ville tamoule de la « ville blanche », suivre la rue Saint-Gilles, jusqu'à l'avenue Goubert, métis franco-indien, député à l'Assemblée nationale avant de devenir le

champion du rattachement de ce comptoir français à la nouvelle Union indienne. Sur les plaques émaillées, la langue et les noms des colonisés se mêlent à ceux des colonisateurs comme pour témoigner d'une histoire partagée : si l'odonymie tait les violences dont j'ignore tout, elle ne laisse pas d'intriguer l'enfant métis en quête de connexions. On pénètre alors sur une esplanade où immanquablement le visiteur français est saisi par un mystérieux *spleen* déjà éprouvé par Pierre Loti aux prémices du ^{xx}^e siècle : « Au centre de Pondichéry, une très grande place s'étend comme une savane, toujours déserte, envahie par l'herbe, et ornée en son milieu d'une sorte de fontaine décorative, qui n'a peut-être pas cent ans, mais qui a pris un air très vieux sous ce soleil destructeur ; et qui est infiniment triste à regarder, je suis incapable de dire pourquoi³. » Sans doute, cette mélancolie exprime-t-elle confusément le regret de ce qui aurait pu être si Dupleix avait mené à bien son grand dessein de conquête au milieu du ^{xviii}^e siècle : l'Inde française⁴. Qu'ils inspirent ressentiment ou nostalgie, ces rêves et chimères, espoirs et craintes, possibles évanouis et projets inaboutis façonnent

l'histoire telle qu'elle est advenue, si bien que nul chercheur ne devrait les ignorer⁵.

Ce séjour inaugural en Inde s'achève par une excursion. Au sud de Pondy, à trois heures de route en longeant l'océan, se trouve le petit bourg de Sikkal, où je visite un immense temple hindou surmonté d'une tour colorée, le *gopuram* ; le temple est dédié à Singaravélou, le frère de Ganesh, adoré des enfants avec sa tête d'éléphant et son véhicule, le rat Mushika. C'est précisément là, en mars 1945, que mon arrière-grand-père, alors en pèlerinage, a appris la naissance de mon père – son premier petit-fils – et lui a donné le nom de ce dieu de la guerre. Un nom sans prénom qu'il est seul à porter et à transmettre et dont je suis – avec ma sœur Laure – le premier à hériter. Un patronyme millénaire et pourtant tout neuf. N'est-ce pas l'héritage le plus léger, le plus fécond qui soit ?

Le goût de l'ailleurs aurait pu éclore bien avant et autre part : au cours des cinq années précédentes, coulées dans une autre ancienne colonie française, les Indes occidentales, comme on les dénommait sous l'Ancien Régime, plus